

# La classe moyenne en Russie : réalité naissante ou mythe ancien ?

Ivan Samson, Université de Grenoble et Marina Krasilnikova, Centre Levada, Moscou<sup>1</sup>

Y-a-t-il une classe moyenne en Russie ? Quelles en sont les particularités ? Ces questions font l'objet d'abondants débats parmi les chercheurs, mais aussi parmi les officiels russes et les journalistes occidentaux. Après avoir tenté d'y répondre, ce bref papier s'interrogera justement sur le questionnement lui-même et le pourquoi de son intensité. Un florilège de différents avis sur la question introduit la réflexion en soulignant la grande confusion qui existe sur le sujet.

## La classe moyenne russe en débats

On ne peut que s'étonner de la grande variété des avis sur l'existence d'une classe moyenne en Russie puisque les analyses sont nettement contradictoires. Les situations post-crise de 1999 et 2010, où la « classe moyenne » est très touchée, n'expliquent pas pour l'essentiel cette diversité. Il faudra donc chercher ailleurs des explications, et tout d'abord dans les définitions théoriques et les méthodes d'observation de la Russie.

### *Une classe moyenne existe en Russie et connaît une expansion*

Les sociologues et les Instituts russes datent la naissance de la classe moyenne des années d'inflation 1994-1996. Une des premières études est publiée en 2001 indiquant que plus de 50% de la consommation russe est assurée par la classe moyenne qui représente selon l'étude près de 20% de la population, soit 10 millions de familles. C'est la classe moyenne qui détermine la dynamique de ce marché<sup>2</sup>. En 2003 le Centre Russo-Européen d'économie politique de l'Académie des Sciences indique que cette classe se développe. Il distingue trois catégories de familles selon leurs niveaux de revenus : 150 \$ à 200 \$ mensuels, 300 \$ à 600 \$ et les directeurs, les patrons de PME, les professions libérales qui ont réussi et gagnent plus de 1.800 \$ par mois<sup>3</sup>. L'agence de presse Novosti fait en 2007 un point sur la question : la classe moyenne est une réalité en Russie et elle oscille entre 15% et 70% selon les études. Bien que pas aussi nombreuse que dans les pays industrialisés, elle ne manque pas toutefois à sa fonction essentielle de stabilisateur socio-économique de la société russe. Deux groupes de facteurs sont utilisés pour caractériser ses membres : les facteurs objectifs comme les revenus, les biens et les services consommés et l'éducation ; parmi les facteurs subjectifs, l'auto-évaluation joue le rôle principal. Les chercheurs s'accordent à placer les mêmes catégories de Russes dans la « classe moyenne » : il s'agit des chefs des petites et moyennes entreprises, des

---

<sup>1</sup> [Samson.ivan@gmail.com](mailto:Samson.ivan@gmail.com) , [mdkras@gmail.com](mailto:mdkras@gmail.com)

<sup>2</sup> Etude réalisée par la revue *Expert* et le Centre d'études sociologiques *Monitoring.ru* (*Expert*, 3 décembre 2001).

<sup>3</sup> Veronika Sivkova in "Argumenty i fakty", relayé par la Gazette du Centre de langue et de culture russe 28 avril 2003.

cadres moyens et supérieurs des groupes nationaux ou privés ainsi que des fonctionnaires de haut rang. Les choses ne sont pas aussi simples pour ce qui est de l'évaluation subjective des Russes. Dans les pays de l'Europe de l'Ouest, 40% à 50% de la population se considèrent comme ayant des revenus moyens, contre quelques 70% aux Etats-Unis. En Russie, 22% des gens, tout au plus, se jugent assez aisés pour être considérés comme faisant partie de la « classe moyenne ». Selon d'autres définitions le chiffre monte à 55% et 60%<sup>4</sup>. L'agence de presse conclut que ces personnes ne font pas que consommer, « *elles forment aussi les bases de la stabilité dans la société, créent des germes de ce conservatisme sain qui préserve le pays de vacillements politiques trop émotionnels de droite à gauche* »<sup>5</sup>.

Les publications anglo-saxonnes se sont aussi beaucoup intéressées à la question. Dès 2000 Leon Aron écrit que l'appartenance à la classe moyenne russe est très corrélée avec un âge jeune, des études supérieures et les grandes villes. Il affirme plus que démontre que celle-ci soutient les réformes, le capitalisme et la démocratie<sup>6</sup>. Mais ne rassemblant qu'un tiers de la population, elle a encore un long chemin à faire pour devenir dominante. En 2007 Charles Ganske titre un article « *Russia's expanding Middle Class* » où il indique que 5 millions de familles gagnent plus de 30 000 \$ par an<sup>7</sup>. The Economist en février 2009 généralise le propos. Munie d'une définition consumériste de la classe moyenne - un revenu au moins un tiers au-dessus des besoins basiques de subsistance et de logement - la très sérieuse revue écrit que plus de la moitié de la population mondiale appartient aujourd'hui à la classe moyenne...

#### *Une classe moyenne existe en Russie mais elle reste naissante et fragile*

Sans remettre en cause la réalité de la classe moyenne russe dès 2000, qui produirait déjà un tiers du PIB russe, d'autres auteurs insistent sur son absence d'épargne et de patrimoine qui lui conférerait une grande vulnérabilité<sup>8</sup>. Elle serait assez mal à l'aise, subissant à la fois l'envie des voisins et la peur d'une nouvelle calamité économique nationale. Cela est révélé par la crise de 2009. « *Selon les données de février, les couches qui ont gagné dans les changements actuels, c'est-à-dire la classe moyenne, sont aussi les plus touchées par la crise. Il s'agit de 15% de la population, d'une catégorie de gens instruits et aisés* », a fait savoir Lev Goudkov, directeur du Centre Levada. « *La classe moyenne russe nouvellement formée s'adapte mal, le décalage entre les attentes et la réalité, qui a changé en mal, est immense, elle ne dispose pas de stratégie de minimisation des risques et de diminution des dépenses* », écrit le directeur du VCIOM Valeri Fedorov<sup>9</sup>. Cette fragilité peut conduire à s'interroger, comme le fait Boris Doubine du Centre Levada, sur l'existence même d'une classe à part entière. Ce que l'on appelle « *hâtivement la classe moyenne russe* » n'en possède pas les caractéristiques, avertit-il à l'issue de sa recherche, insistant sur « *sa fragilité* » et « *son regard sur le monde, en phase avec celui de la masse soviétisée du pays* ». « *Si les choses ne changent pas fondamentalement, cela signifiera qu'il faudra attendre très longtemps avant qu'on puisse espérer un développement à l'occidentale* », ajoutant que de nombreux pays du tiers-monde présentent des caractéristiques similaires, avec une classe très aisée intégrée dans la globalisation et une masse morcelée de pauvres<sup>10</sup>.

---

<sup>4</sup> Rossijskaia Gazeta, 2005.

<sup>5</sup> RIA Novosti 24 nov 2007.

<sup>6</sup> Leon Aron : In Search of a Russian Middle Class, American Enterprise Institute for Public Policy Research, octobre 2000.

<sup>7</sup> Charles Ganske : Russia's Expanding Middle Class, Discovery Institute (US), 8 septembre 2007.

<sup>8</sup> Paul Starobin et Olga Kravtchenko : Russia's Middle Class-It has emerged from the rubble of 1998. But can it grow and prosper? Businessweek online, October 16, 2000.

<sup>9</sup> RIA Novosti 19 mars 2009.

<sup>10</sup> Cité par Laure Mandeville : La classe moyenne russe a peur de l'avenir, le Figaro, 23 juin 2008.

### *La classe moyenne russe n'existe pas*

Cette thèse est plus développée dans les milieux académiques, parmi les sociologues. La transition vers l'économie de marché et l'effondrement du communisme en Russie n'ont profité qu'à un groupe social très étroit (Beliaeva, 1999). Face au démantèlement de l'Etat et à la crise économique, les professions intellectuelles et le personnel à haut niveau de qualification du secteur des industries de l'armement ont connu une importante dégradation de leur situation, alors que les professions liées aux secteurs de la finance, de l'assurance et du crédit ont, au contraire, connu une nette amélioration. Beliaeva écrit qu'il n'existe pas, dans ce pays, de classes moyennes qui forment, comme dans les pays développés, le noyau des sociétés. Essayant de clarifier les définitions, Avraamova indique que, pour qu'une classe moyenne se développe en Russie, différents facteurs sont requis : l'aisance économique, la stabilité de l'emploi, l'accès aux institutions et aux organisations et une capacité d'adaptation au changement (Avraamova, 2002). Dans le contexte socio-économique actuel, cet accès aux ressources n'est ni réalisé, ni même demandé. Le nombre limité de familles (12,5%) qui ont amassé le plus grand nombre de ressources révèle l'existence de facteurs de blocage dans la formation d'une classe moyenne en Russie. Même son de cloche à propos d'une classe moyenne entrepreneuriale possédante, dont l'existence est considérée comme prématurée (Barkhatova et alii., 2001), ou encore à propos du consumérisme. Pour Vladimir Rimski, les comportements restent éloignés de ceux de la classe moyenne occidentale<sup>11</sup>. « *La classe moyenne en Russie, c'est une construction théorique. Les différents chercheurs utilisent différents paramètres pour faire rentrer dans la classe moyenne ceux qu'ils souhaiteraient voir faire partie de cette classe moyenne. Si l'on utilise les critères habituellement pris en compte en Amérique du Nord ou en Europe occidentale, il n'y a pratiquement pas de classe moyenne chez nous ! Sur 145 millions d'habitants, on compte à peine un million de personnes dans la classe moyenne* ». Rimski ajoute ici un argument intéressant, selon lequel les partisans de l'existence d'une classe moyenne russe pratiquent un occidentalocentrisme.

### *La classe moyenne russe existe mais elle est pauvre*

Selon cette thèse, c'est plus le rôle joué dans la société par les professionnels cols blancs que leur niveau de consommation qui permet de les qualifier de classe moyenne (Ochkina, 2006). Le rôle de la classe moyenne est largement assuré aujourd'hui en Russie par des professionnels cols blancs légués par l'Union Soviétique, bien que leurs revenus soient bien en dessous des standards de la classe moyenne. Ces personnes qui correspondent aux critères occidentaux de la classe moyenne supérieure par la formation et l'expertise sont aussi souvent appelés « nouveaux pauvres » et ont des revenus parfois inférieurs aux « cols bleus ». Mais elles constituent une authentique classe moyenne du fait de leurs valeurs, de leurs comportements sociaux et de leur rôle stabilisateur dans la société. Ces observations appellent à une analyse rigoureuse de la spécificité russe de la structuration sociale. Avant d'examiner ce point, il convient de clarifier les fondements théoriques de la question.

### **Les fondements théoriques de la classe moyenne**

Le panorama des différents avis sur l'existence de la classe moyenne russe révèle l'omniprésence de l'analyse empirique et la faiblesse des fondements théoriques. La réflexion méthodologique qu'ils sous-tendent est quasiment absente. Il n'est pas certain que l'état de la science sur la question soit suffisant pour capturer la réalité de la structuration sociale de la

---

<sup>11</sup> Cité par Bruno Cadène, correspondant à Moscou en Russie, France Inter-online 15 sept 2009.

Russie, mais comme on vient de le voir, ignorer ces fondements théoriques laisse l'analyste déboussolé. Cette question est développée en trois temps, en analysant les théories des classes sociales, puis celles de la classe moyenne et enfin les théories des fonctions supposées de la classe moyenne.

### *L'approche théorique des classes sociales*

D'un point de vue épistémologique, la science des classes sociales est particulière du fait que sa méthode n'est ni hypothético-déductive, ni empirico-théorique (ou expérimentale), elle est *herméneutique* : autrement dit cette théorie repose sur des inférences qui ne sont pas des déductions, mais des inductions. Celles-ci prennent essentiellement la forme d'interprétations destinées à produire du sens. Ainsi une proposition sera considérée comme vraie du point de vue herméneutique si c'est celle que la communauté scientifique (ou plus largement) considérera comme permettant de *comprendre mieux* un phénomène social. On ne peut démontrer la vérité des théories de Marx ou de Weber sur la classe capitaliste, mais on peut discuter et admettre ou pas leur puissance interprétative, leur apport dans la compréhension de l'histoire des sociétés et des dynamiques sociales. Cette dimension interprétative donne un sens particulier à l'observation empirique, qui se trouve à la fois valorisée et déclassée. Valorisée car la production de sens consiste à réunir des faits objectifs dans un schème interprétatif qui engendrera concepts et théories. Déclassée car jamais l'analyse empirique ne permettra de démontrer l'efficacité d'une interprétation. Par contre une fois la théorie construite, les attributs des concepts pourront être testés empiriquement, comme Weber traquait l'existence d'une corrélation entre protestantisme et capitalisme. Mais l'analyse empirique reste toujours conditionnée par la pertinence de l'induction initiale. Autrement dit on ne peut démontrer empiriquement l'existence d'une classe, mais on peut en démontrer l'inexistence, compte tenu d'un schéma interprétatif donné.

Karl Marx et Max Weber sont les deux principaux fondateurs de la théorie des classes sociales. Ils ont en commun l'idée que l'existence d'une classe repose sur des caractéristiques objectives et subjectives, matérielles et culturelles dirait-on aujourd'hui. Pour Marx, pour exister, la classe ouvrière ne doit pas seulement exister « en soi », par sa place non-possédante et subordonnée dans la production. Elle doit aussi exister « pour soi », être habitée par sa conscience d'exister comme classe avec la mission historique que lui attribuait Marx, concrétisée finalement par son expression politique qu'est le Parti Communiste. Weber reprochera à Marx son déterminisme économique, le fait que la conscience et les représentations des groupes n'ont pas d'autre origine que leur place dans la production. Une idéologie qui a sa dynamique propre, l'éthique protestante, va conforter les valeurs constitutives de l'esprit du capitalisme que sont le goût pour le travail et la soif de réussite. Une théorie de la stratification sociale doit donc non seulement tenir compte de la réalité de la classe, la fonction économique et la richesse, elle doit également intégrer les phénomènes sociologiques que sont les inégalités de pouvoir et les statuts (prestige, religion). La théorie webérienne canonique de la stratification sociale repose sur la trilogie : la classe reflétée par la richesse, le statut mesuré par le prestige attaché à chaque position et le parti, ce dernier comme expression du politique et du pouvoir, la capacité d'un groupe à réaliser ses objectifs.

La sociologie américaine va apporter une dimension plus descriptive à ces monuments théoriques. Sur la base de l'anthropologie sociale W. L. Warner construit un modèle à trois classes aux USA, les classes supérieure, moyenne et inférieure, chacune divisée en segments supérieur et inférieur (Warner, 1949). La distinction entre les classes repose plus sur le type d'activité que sur le simple montant de l'argent gagné. Le critère le plus important sera celui des *attitudes partagées* : ainsi la classe moyenne inférieure sera la plus conservatrice car peu

de choses la séparent de la classe ouvrière, et la classe moyenne supérieure, peu nombreuse, va devenir la norme de l'Américain moyen. Ce schéma pyramidal de la société, où le nombre se rétrécit au fur et à mesure qu'on va vers les classes supérieures, sera remis en cause par Lipset en 1960. Il considère que ce modèle, qui correspondait à la fin du 19<sup>ème</sup> et au début du 20<sup>ème</sup> siècle, a été bouleversé par le développement des biens de consommation et un accès plus équitable à l'éducation, qui ont réduit considérablement les différences entre les classes (Lipset, 1960). Si l'on prend en compte la diminution constante de la part des ouvriers industriels, la distribution des revenus et des activités professionnelles prend aujourd'hui la forme d'un *diamant*, renflé dans sa partie centrale. Cette thèse consensuelle est critiquée par le sociologue français Pierre Bourdieu pour qui cette représentation de la hiérarchie sociale est justement une idéologie destinée à masquer les mécanismes de domination qui continuent de se reproduire dans la société, à travers notamment l'enseignement (Bourdieu, 1979). Il insiste sur l'importance du capital social - réseaux sociaux de pouvoir - et du capital culturel dans la reproduction de la stratification sociale. Il ajoute avec le concept d'*habitus* une dimension comportementale dans la théorie des classes sociales, qui est un ensemble de dispositions acquises inconscientes mais constitutives de l'identité de chaque classe sociale. Certains auteurs considèrent même que si toutes les sociétés restent hiérarchisées d'une façon ou d'une autre, la pertinence du concept de classe sociale disparaît dans les sociétés post-industrielles (Dogan, 2004). Il n'y a plus de classe gouvernante cohérente en raison de sa complexité, de la division sociale du travail et des multiples niveaux de stratification. D'autres formes d'identification sociale apparaissent qui sont largement culturelles ou religieuses, et qui engendrent des conflits d'identités.

### *Les théories des classes moyennes*

Il n'y a pas à proprement parler de théorie analytique des *middle class* ou classes moyennes qui se déduise des théories des classes sociales ou qui emporte une large adhésion de la communauté scientifique. Les ouvrages sur les classes moyennes qui ont le plus d'impact restent des ouvrages descriptifs : trivialement on dit que les classes moyennes sont les classes qui se trouvent au milieu de la hiérarchie sociale. Marx et Weber n'ont pas fait de théorie de la *middle class*, sans doute parce qu'à leur époque le besoin ne s'en faisait pas sentir. Tout au plus peut-on réinterpréter dans les paradigmes marxistes et wébériens ce qu'on croit savoir des classes moyennes. Dans le système capitaliste de Marx elles se trouvent entre la bourgeoisie qui est la classe propriétaire dominante, et le prolétariat qui est la classe dominée et exploitée. La place est étroite et elle est occupée par ce que Marx appelle la petite-bourgeoisie : artisans et paysans, à la fois petits propriétaires mais n'employant pas de salariés. Dahrendorf dans sa théorie du conflit social réalise une synthèse *sui generis* entre Marx qui formule une définition trop étroite des classes, et Weber qui accorde trop peu de place à la réalité des conflits sociaux (Dahrendorf, 1959). La clé de la division sociale n'est plus la propriété comme chez Marx, mais l'exercice ou l'exclusion de l'autorité. Observant la tendance dans les sociétés occidentales modernes à une classe moyenne nombreuse, en relation avec la main d'œuvre qualifiée nécessaire aux économies technologiques, Dahrendorf réintègre celle-ci dans les schémas théoriques bi-polaires. Une partie de la classe moyenne, celle des « bureaucrates » exerçant une autorité, peut être analysée avec les outils destinés à la bourgeoisie, alors que l'autre partie, celle des « cols blancs », relève de l'analyse de la classe ouvrière. E. O. Wright modernisera le schéma marxien en divisant bourgeoisie et prolétariat en six groupes chacun afin d'identifier des groupes-pivots : managers et cadres, petits employeurs, employés semi-autonomes etc. (Wright, 1980). Dans la sociologie wébérienne qui repose sur la trilogie de la stratification sociale - classe, statut et parti - les classes moyennes vont se trouver entre la classe dominante et la classe ouvrière. Cette approche wébérienne conduit à une segmentation

de plus en plus fine de la société devenue mille-feuille qui ouvre grand la porte à l'analyse descriptive des classes moyennes.

La figure de la « nouvelle classe moyenne » américaine apparaît en 1951 dans le tableau saisissant du « col blanc » que décrit Mills, de l'employée de bureau soumise au travail taylorisé au représentant de commerce faisant du porte à porte (Mills, 1951). Cette description d'une nouvelle classe née dans le monde industrialisé technocratique et bureaucratique prédit son importance grandissante. On y trouve réunis une mentalité commerciale et un certain pessimisme face à l'aliénation sociale du monde urbain où dominent les grandes corporations. Mais Mills pense aussi que cette nouvelle classe peut peser sur les grandes organisations et le processus parlementaire. Warner avait déjà deux ans auparavant décrit la hiérarchie sociale qui signalait l'existence de la classe moyenne, située entre deux autres classes, et dont le segment supérieur devient l'archétype de l'Américain moyen. Si l'unité de la classe moyenne découle de sa centralité (*middleness*), les sociologues refusent en général d'en faire une classe « en creux » définie principalement par sa distance avec ceux d'en haut, qu'elle sert, et ceux d'en bas dont elle échappe à la condition. L'objectif de l'analyser en tant que telle passe alors inévitablement par sa segmentation. Gilbert divise la classe en deux groupes. La classe moyenne supérieure ou professionnelle représente 15%-20% des ménages, avec un niveau d'études élevé, des salariés aux qualifications supérieures et de managers (1992). La classe moyenne inférieure représente un tiers des ménages, avec des salariés aux qualifications moyennes, des artisans qualifiés et des cadres moyens. Ces deux segments ont en commun un niveau de vie confortable, une sécurité économique réelle et une autonomie importante dans le travail : fondamentalement ils comptent sur leur compétence pour vivre. Le sociologue anglais Goldthorpe produit la même année une analyse de la segmentation sociale en onze classes, regroupées en « *service class* », classe intermédiaire et classe ouvrière, qui devient une référence (Goldthorpe, 1992). Un des principaux critères utilisés par Goldthorpe est celui des qualifications et de la position dans le travail dont jouissent les personnes, définie par le degré d'autorité, d'autonomie, etc. L'appartenance de classe est alors un facteur déterminant les chances des individus, décrivant leurs ressources et contraintes, et un puissant facteur prédictif des comportements. La segmentation des classes moyennes n'est pas qu'une problématique d'ordre cognitif, elle est aussi une menace potentielle pour l'unité de la classe. C'est la question que posent Savage et d'autres chercheurs en observant que la classe moyenne britannique est divisée en deux groupes : une classe moyenne professionnelle cohésive et bien installée, et une classe moyenne d'indépendants et de petits entrepreneurs incertaine et marginale (Savage *et alii*, 1992). Cette division s'approfondit, menaçant l'unité de la classe moyenne.

On ne peut conclure ici sans mentionner la théorie de John Stuart Mill élaborée en 1828 qui faisait la distinction entre « *middle class* » et « *middle rank* » (Mill, 1992). Alors que les membres d'une classe sont réunis par des intérêts communs et souvent égoïstes, les membres du « *middle rank* » se distinguent plutôt par leur éducation, leur esprit et leur civisme. Ils sont « *universellement décrits comme la part à la fois la plus sage et la plus vertueuse de notre communauté, ce que n'est pas l'aristocratie* » écrit-il. Cette approche transversale peut être une clé de lecture des sociétés du 21<sup>ème</sup> siècle dominées par l'économie de la connaissance où s'épanouirait la très controversée « *classe créative* » marquée par le libéralisme culturel (Florida, 2002). En effet les analyses descriptives des segments des classes moyennes peuvent s'énoncer à l'infini car elles dépendent largement des critères utilisés : revenu, autorité, autonomie dans le travail, éducation, perception subjective, etc. Gilbert concède : « *there is really no way to establish that a particular model is 'true' and another 'false'* ». Si l'on ne peut se satisfaire des théories descriptives des classes moyennes qui s'émeussent dans l'infinité des

modèles de segmentation, on va s'intéresser aux théories analytiques de la classe moyenne qui la définissent par une fonction particulière, non pas dans la production, mais pour l'ensemble de la société.

### *La classe moyenne et la démocratie*

On attribue souvent à Aristote l'idée d'une fonction modératrice ou stabilisatrice exercée par les catégories intermédiaires de la société. En effet dans *La Politique*, le philosophe grec écrivait que si l'équilibre des classes penche vers les riches ou les pauvres, la démocratie se transforme en oligarchie ou en tyrannie ; si l'équilibre des classes produit une majorité de classe moyenne, alors la démocratie sera stable et inclusive. La question centrale, au-delà d'Aristote, serait la nature commerciale de la classe moyenne, qui a porté la création des institutions démocratiques et du droit, la limitation des pouvoirs et la participation électorale (Glassman, 1995). On retrouve chez Weber l'idée qu'une classe moyenne importante contribue à stabiliser la société parce qu'elle n'a pas le potentiel explosif et révolutionnaire de la classe inférieure, ni les tendances absolutistes d'une classe supérieure installée. En effet sa définition de la classe moyenne composée des professionnels ou des petits indépendants à leur compte lui associe les attributs d'une culture partagée de l'urbanité et du confort domestique et d'une relative immunité à l'égard des vagues économiques. Lipset va moderniser la dimension historique et presque messianique de cette équation avec l'argument que la culture politique et la structuration sociale produites par la classe moyenne permettent au développement économique d'avoir un effet positif sur la probabilité d'établir et de préserver la démocratie (Lipset, 1959). D'une part celui-ci diffuse l'éducation qui véhicule les comportements démocratiques de confiance interpersonnelle et de tolérance de l'opposition. D'autre part le développement s'accompagne du gonflement de la classe moyenne selon le modèle du diamant, réduisant par la même la proportion de la population susceptible de comportements anti-démocratiques. Moore renforcera la thèse en montrant que la démocratie émerge quand la bourgeoisie commerciale ou classe moyenne est forte, alors que quand les propriétaires fonciers dominant, ils amènent la dictature (Moore, 1966). Glassmann établit un lien entre les différentes formes de capitalisme et de démocratie dans l'histoire. Aujourd'hui le capitalisme industriel et technologique engendre de nouvelles classes, alors que la démocratie est altérée par la télévision et Internet (vote électronique et visioconférence interactive à son domicile) et que la bureaucratie et les structures hiérarchiques ont un impact négatif sur l'économie et la politique (Glassman, 1995). Sur cette base il va développer une théorie de la transition à la démocratie basée sur la thèse d'Aristote de l'équilibre des classes et de la classe moyenne majoritaire. Cette vision sera poussée à l'extrême par Rona-Tas, professeur à l'Université de Californie : « *Toutes les sociétés ont un segment intermédiaire, mais pour qu'une société ait une classe moyenne, elle doit avoir un groupe social important en son milieu dont les membres sentent que leur vie s'améliore. L'essence de la classe moyenne est la promesse d'une mobilité sociale....La classe moyenne est un état d'esprit, une identité, un ensemble d'aspirations partagés par un segment de la société plus grand que ceux qui sont au milieu. Une classe moyenne qui est minoritaire est un oxymoron. Dans une démocratie, la classe moyenne est la nation* » (Rona-Tas, 1996). Il y a une congruence entre classe moyenne, développement économique et démocratie : nous sommes revenus à Aristote, le membre de la classe moyenne est le citoyen de la nation. Dans la tradition empirique des sciences sociales, ces approches donneront lieu à de nombreux tests économétriques multi-pays visant à établir une causalité de la classe moyenne à la démocratie, faisant contre-point aux économistes qui cherchent à établir une causalité entre démocratie et croissance (Barro, 1991). Easterly, économiste à la Banque Mondiale, montrera qu'une part de revenus plus importante accordée à la classe moyenne est associée à des revenus et à une croissance plus élevés, ainsi qu'à plus de modernisation sociale et plus de démocratie (Easterly, 2001). Muller

précise que le développement économique peut conduire au recul de la démocratie s'il s'accompagne d'un accroissement des inégalités. Le développement de la classe moyenne est ainsi associé à celui de la démocratie dans la mesure où le premier produira une réduction des inégalités (Muller *et alii*, 1995).

Cette thèse de la classe moyenne comme creuset de la démocratie, si elle est fort répandue, est pourtant loin de faire l'unanimité et elle est loin d'être vérifiée. Il y a de nombreuses situations où la classe moyenne a joué contre la démocratie, et où une démocratisation effective se produit sans naissance ou croissance d'une classe moyenne. A partir d'un modèle de choix rationnel de constitution d'intérêt collectif de classe, et en mettant en avant les effets du développement économique plutôt que ceux de l'éducation ou d'une nouvelle culture politique, Ruschemeyer montre que la classe ouvrière a un intérêt à la démocratie plus conséquent que la classe moyenne. Le lien entre le développement économique et la démocratie s'explique par un équilibre des classes plus favorable à la classe ouvrière, et défavorable aux forces anti-démocratiques (propriétaires fonciers) (Ruschemeyer *et alii*, 1992). La classe moyenne au contraire, composée de professionnels urbains, d'employés du privé et du public, d'artisans et de paysans, a rôle charnière mais ambigu : identifier leurs intérêts laisse la place à de nombreuses interprétations, et leur position charnière les rend susceptibles d'alliance avec les forces antidémocratiques terriennes et bourgeoises. Parfois c'est sa propre idéologie qui la rend anti-démocratique, comme l'a montré la fameuse monographie de Johnston sur la ville américaine de Portland durant le 20<sup>ème</sup> siècle intitulée « *The Radical Middle Class* » (Johnston, 2003). Pour l'auteur la classe moyenne américaine n'existe pas comme entité, et il s'intéresse à la politique et la culture des « *middling folks* » de cette Amérique profonde. Ces classes du milieu ont créé une des traditions américaines la plus démocratique, le *populisme*, qui challenge les élites politiques. Les *middling folks* s'intéressent plus aux questions locales et à une souveraineté populaire qui s'éloigne du spectacle partisan : ils développent les idées non-conventionnelles de démocratie directe radicale, d'unicaméralisme, de représentation proportionnelle, de parité ou de quotas majoritaires pour les élues femmes au foyer, de défense de la petite propriété privée contre le capitalisme et même d'antivaccinisme ! Et si le Ku-Klux-Klan y a obtenu une fugace victoire en 1920, Johnston reste optimiste sur l'avenir de ce qu'il appelle la démocratie populiste. Dans un autre contexte, celui des pays en développement ou en transition post-communiste, la démocratisation ne passe pas nécessairement par la classe moyenne. Sundhaussen rejette les dogmes occidentaux en soulignant la nécessité de s'interroger sur les modèles de démocratie existants et dans quelle mesure une classe moyenne, ou quel type de classe moyenne serait nécessaire (Sundhaussen, 1991). Il montre que la démocratie dans le Tiers Monde n'est pas nécessairement bloquée par l'autoritarisme, à condition de se libérer justement des modèles occidentaux de démocratie. A propos des Etats néo-patrimoniaux d'Asie centrale post-soviétique, Zagainova analyse comment les pratiques de clientélisme développées par l'oligarchie peuvent favoriser une concurrence de type horizontal et l'émergence de nouveaux oligarques non affiliés au pouvoir par des allégeances claniques (Zagainova, 2011). Ainsi les nouvelles élites économiques peuvent jouer un rôle essentiel dans le développement de l'économie de marché et de la démocratie sans modifier une structure sociale verticale construite autour des oligarques. Il n'est plus possible de se satisfaire de l'équation « classe moyenne = démocratie », il deviendrait pour le moins nécessaire de préciser ce qu'on entend par démocratie.



## La réalité des segments intermédiaires de la société russe

Aujourd'hui il est possible d'avoir une image assez précise de la réalité de ce qui est supposé représenter la classe moyenne en Russie. Plusieurs études ont été conduites par les Instituts russes de sociologie, qui ont donné lieu à des publications récentes (Maleva, 2003 ; Gudkov, 2008 ; Tikhonava, 2009 ; Grigoriev, 2009 ; Maleva, 2009). Il en ressort que ces segments intermédiaires ou ce qu'on appelle la classe moyenne en sont encore à leur genèse. Ils manifestent déjà certaines caractéristiques spécifiques qui les distinguent des autres groupes sociaux, mais par d'autres aspects ils n'ont rien qui les différencie. La première étude rigoureuse et d'ampleur a été conduite en 2002 par l'Institut de Politiques Sociales de Moscou<sup>12</sup>. Sa directrice Maleva affirme qu'elle peut désormais contredire deux mythes répandus à propos de la classe moyenne en Russie : celui selon lequel elle n'existe pas, et celui selon lequel tous les russes en font partie (Maleva, 2003). Ses membres sont même assez optimistes car quand les chercheurs les évaluent à 20% des ménages, ils sont le double à se considérer comme tels. Par contre la classe moyenne supérieure n'existe pas, avec moins de 1% des ménages. En ce qui concerne leurs activités, ses membres sont à la fois traditionnels et innovateurs, et semblent manifester une aptitude à s'adapter aux changements politiques et économiques. Ils ne présentent pas de profil professionnel différent de la population en général, à l'exception d'une part importante des petits entrepreneurs. Leurs origines sociales sont très diverses, mais une fois arrivés dans les segments intermédiaires, les membres de la classe moyenne ne sont pas plus intéressés que le grand public à participer à la vie politique ou à des initiatives citoyennes. Maleva admet que la classe moyenne russe se distingue des groupes similaires dans les autres pays par le fait qu'elle se trouve au sommet de la pyramide sociale, et qu'elle accorde plus d'importance à sa stabilité qu'à un engagement social ou politique.

Le même Institut a conduit une étude comparable en 2008, juste avant la crise de 2009 et après 9 ans de croissance euphorique de l'économie russe - plus de 6% en moyenne, dopée par les prix élevés des hydrocarbures (Maleva *et alii*, 2009). Cette recherche permet d'avoir une analyse plus précise de la structuration des segments intermédiaires en Russie et de son évolution depuis 2003, ainsi que des obstacles au développement de ces groupes sociaux. Cette exceptionnelle dynamique économique est un facteur de croissance et de transformation des segments intermédiaires. De 2000 à 2007 on assiste aux résultats macroéconomiques suivants :

1. Les revenus réels et les salaires ont augmenté de 2,5 fois ;
2. Le nombre de personnes actives en moyenne annuelle a augmenté de 3,3 millions de personnes ;
3. Le niveau d'études des salariés a augmenté. Si en 2000 la part des personnes actives ayant fait des études supérieures était de 21,6%, en 2007 elle a atteint 25,6%.

Ce niveau d'études supérieures des personnes actives est une source de croissance de la classe moyenne russe. Un autre potentiel d'élargissement de la classe moyenne est représenté par les revenus. En 2000, 30% de la population avait des revenus leur permettant de couvrir les dépenses courantes, en 2007 cette part est passée à 40%-50%. Les auteurs ont utilisé une triple entrée pour mesurer la classe moyenne en 2007 :

1. La richesse mesurée par les actifs matériels ;
2. Les caractéristiques professionnelles et les compétences des personnes actives ;
3. L'auto-identification.

---

<sup>12</sup> Enquête conduite en 2002 (troisième année de croissance de la Russie post-communiste) auprès de 4000 ménages dans 12 régions.

Selon les critères matériels en 2007 plus d'un quart de la population russe (26%) était considéré comme classe moyenne ; selon les critères professionnels la classe moyenne comptait 19,5% et selon les critères subjectifs elle atteignait 30%. Les trois critères sont remplis simultanément seulement par 5% en moyenne des ménages russes – il s'agit du *cœur de la classe moyenne* (13% à Moscou et St Petersburg). Si l'on ne retient que deux critères parmi les trois, on a environ 20% des ménages en 2007. Mais il s'agit déjà d'une définition très extensive. Les autres groupes sociaux sont à 10% la classe exclue, et à 70% la « classe en dessous de la moyenne » : ce dernier groupe comprend d'après les auteurs pour 30% des ménages qui peuvent être candidats à la classe moyenne, et pour 40% le groupe des russes pauvres, candidats à la descente vers la classe exclue. Il faut rappeler que dans cette stratification sociale la « classe moyenne » rassemble le haut du panier, il n'y a pas de classe supérieure. La comparaison avec 2000 est édifiante puisque malgré les neuf glorieuses, les segments intermédiaires n'ont pas grossi. Au contraire, le cœur de la classe moyenne est même passé de 7% à 5%. *Pourquoi l'augmentation des salaires et du niveau d'études n'a pas permis la croissance de la classe moyenne ?* Pour comprendre cette situation, il faut tenir compte des très puissantes transformations sociales survenues depuis 1990, dans le contexte de la transition période postsoviétique. Pendant la période de récession (1992-1998), les revenus réels, les salaires et les retraites ont connus une baisse importante. A la fin de cette période, en 1998, le PIB n'était que 60% du niveau de 1991, les salaires réels et les retraites ont diminué de plus de 3 fois, et les revenus ont baissé de 42%. En 2009 l'économie russe subit très durement la crise mondiale avec un PIB qui chute de 8%. Les retraites réelles ont non seulement retrouvé le niveau de l'année 1991, mais leurs taux de croissance pour la période 2005-2007 ont été supérieurs à ceux des autres sources de revenus. Les transferts sociaux nécessaires à la gestion des crises ont freiné la modernisation sociale. A l'inverse les nouvelles sources de revenus marquent le pas : les revenus de la propriété, qui étaient passés de 2,5% en 1990 à 6,8% en 2000 de l'ensemble des revenus, stagnent à 6,7% en 2007. Pour les revenus issus de l'activité entrepreneuriale, l'image est encore plus nette : ils étaient passés de 3,7% à 15,4% de 1990 à 2000, et retombent à 10% en 2007. Les explications de la stagnation, voire du recul de la classe moyenne russe pendant les années de croissance sont les suivantes (Maleva *et alii*, 2009) :

- L'absence d'un environnement économique favorable au développement du petit entrepreneuriat ;
- L'accès limité de la population aux revenus de la propriété ;
- La présence massive de schémas non-transparents de la formation des salaires ;
- La limitation des programmes d'assistance sociale aux familles avec enfants ;
- Quand les inégalités se creusent à cause des taux de croissance plus élevés des revenus des 20% de la population les plus fortunés, une croissance générale des revenus réels ne suffit pas pour l'expansion de la classe moyenne ;
- Pendant les années de décollage économique les employés du secteur public, considérés comme la principale source de croissance de la classe moyenne n'ont pas vu changer leur situation dans la différenciation sociale.

Cette étude centrée sur les aspects économiques de la classe moyenne est heureusement complétée par une analyse détaillée des comportements et des opinions réalisée par le Centre Levada, pour qui l'existence d'une classe moyenne en Russie n'est pas démontrée (Gudkov *et alii*, 2008)<sup>13</sup>. Il faut noter que les plus hauts revenus sont assurés non pas par l'entrepreneuriat, mais à Moscou par les emplois dans les agences gouvernementales ou

---

<sup>13</sup> Enquête menée du 26 avril au 15 mai 2008 dans 14 villes russes auprès de 1004 familles répondant aux caractéristiques admises du groupe social étudié : revenu mensuel familial moyen de 1500 € à Moscou, 1000€ à St Petersburg et 800€ dans les autres villes ; niveau d'études au moins supérieur incomplet, âge 24-39 ans, trois-quarts travaillent dans le secteur privé.

indépendants (experts free-lance), et en province par les entreprises publiques. Le groupe des Russes éduqués et prospères décrit dans cette étude n'est pas très différent du reste de la population dans sa compréhension de la situation dans le pays et des perspectives de son développement. Ceux-ci sont convaincus que la situation actuelle favorable de la Russie renforce son autorité sur la scène internationale, que la Russie devient un pays fort et ils relient ces réalisations avec Poutine dont l'activité est très largement approuvée. En même temps, la «stabilité» réalisée semble assez fragile, non pas en raison des changements dans le système institutionnel, mais surtout à cause des prix du pétrole qui peuvent changer à tout moment. La liste des problèmes préoccupants est très différente de celle de l'ensemble de la population. Pour la population, les principales préoccupations portent sur la hausse des prix, la stagnation de l'économie et des principaux secteurs de l'industrie (non liés au pétrole et au gaz), le manque de modernisation de l'industrie. Pour l'hypothétique «classe moyenne», les signes les plus menaçants sont la violence dans la société, les agressions, la corruption, la faiblesse des tribunaux, la pollution, l'afflux des immigrés et le piètre état des systèmes de santé et des retraites. La majorité des répondants considèrent que leur position n'est pas juridiquement et politiquement sûre, et 83% admettent qu'ils ne peuvent pas influencer la politique du pays en aucune façon, non seulement pour les décisions prises par le gouvernement, mais même dans les débats sur la situation du pays ou les questions vitales pour eux. C'est pourquoi ils sont prêts à utiliser des méthodes de résolution des problèmes qui ne sont pas conformes à la loi (pots de vin, relations personnelles). Ils admettent que ces méthodes sont désagréables et mauvaises, mais elles sont inévitables dans la société actuelle. Cela induit pour la classe moyenne, comme pour la population dans son ensemble, une situation forcée de traditionalisation de la famille. Les résultats obtenus ne sont pas toujours perçus comme à la hauteur de l'effort accompli pour réussir, ce qui conduit à une tension intérieure considérable pour ces catégories intermédiaires. En conséquence, dominant le sentiment d'insécurité, la fragilité de leur position, la possibilité d'une perte rapide de ce qui a été acquis et une anxiété permanente. D'ailleurs une majorité écrasante (63%) souhaite que leurs enfants partent étudier ou travailler à l'étranger. Ils veulent ainsi sécuriser et convertir leurs réalisations, dans une sorte d'attitude de fuite du capital familial.

*Etes-vous d'accord avec l'opinion que l'Occident n'aime pas une Russie forte avec ses progrès actuels, et que le refroidissement des relations entre la Russie et l'Occident est en rapport avec ce fait (%)*

	S'intéresse à la politique	Ne s'intéresse pas à la politique	NSP
D'accord	78	66	50
Pas d'accord	15	24	25
Ne sait pas	7	10	25

Les tendances évidentes à l'adaptation, à l'acceptation passive de la situation conduit à de nombreux mécanismes de compensation ou de remplacement de l'identité déficiente par des symboles de puissance collective et le regain de l'autorité du pays dans le monde. Dans ce groupe, le soutien à la rhétorique anti-occidentale est plus fort que dans la population totale. D'autres formes de mécanismes de compensation peuvent être la xénophobie, le ressentiment ou la peur des étrangers et de l'afflux des non-résidents. Ce groupe atomisé et largement démoralisé manifeste également d'autres formes de relâchement de la tension comme l'apathie, l'asthénie, l'indifférence ostentatoire aux événements politiques, ainsi que des attitudes d'évasion : vacances à l'étranger, très forte implication dans l'Internet, ou encore souhait d'émigrer : 21% y pensent tout le temps ou très souvent.

### **La non existence d'une classe moyenne en Russie**

De ce qui précède il devient maintenant possible de répondre par la négative à la question sur l'existence de la classe moyenne en Russie. Cette réponse se fera en trois temps. L'on va d'abord souligner les faiblesses méthodologiques dans l'approche de la question, pour revenir ensuite sur les particularités de la Russie à cet égard. L'on pourra enfin faire l'inventaire des attributs des classes moyennes qui sont insuffisamment représentés.

### *Questions méthodologiques*

L'erreur méthodologique la plus fréquente est que l'approche descriptive de la classe moyenne russe se focalise sur la mesure quantitative, les enquêtes et les sondages, les études de cas et d'autres approches qualitatives. Pour précieuses que soient ces informations, elles ne règlent pas la question de l'existence même de cette classe. D'ailleurs elles ne sont en général pas basées sur une théorie ou une définition conceptuelle de la classe moyenne. Autrement dit les chercheurs mesurent un objet en oubliant d'en fonder l'existence, ou plutôt en faisant comme si - *as if* - elle allait de soi. Plus grave encore serait l'idée que la mesure sert de preuve de l'existence de cette classe russe : on dira alors que la classe moyenne russe se trouve à telle tranche de revenus où à telles professions, intermédiaires dans la hiérarchie sociale, ce qui correspond à tel pourcentage des ménages. La définition devient alors complètement tautologique, la classe moyenne n'est plus que celle qui se trouve « au milieu » selon des critères bien aléatoires. Le deuxième problème est que si la classe moyenne existe en Russie, celle-ci ne peut se réduire à un mille-feuille, ou à un empilement de secteurs ou de strates. On rencontre en effet la redoutable critique de Gilbert, qui souligne le caractère complètement ad hoc, voire subjectif, de la définition des strates. C'est une question de fond, qui ne concerne pas que la Russie, et qui est d'ordre théorique. Pour qu'une catégorie sociale soit considérée comme classe, il faut qu'elle représente par elle-même une certaine totalité qui n'est pas que la somme de ses parties. Il faut définir l'essence de cette classe, qui passe nécessairement par des interactions et des relations avec les autres classes. Deux critères ont été repérés ci-dessus pour aborder cette totalité. D'abord il peut s'agir d'une approche fonctionnelle de la classe moyenne pour l'ensemble de la société, dans la lignée de la vision d'Aristote. Il faudrait alors définir une fonction spécifique de la classe moyenne russe, qui apporterait sa touche à l'ensemble social, et qui en ferait un acteur. On a ensuite l'existence des attitudes partagées de Lipset, qui sont non seulement des habitus spécifiques qui se distinguent éventuellement de ceux d'autres classes, mais également des représentations partagées, non seulement par les membres de la classe, mais encore par le reste de la société. Ces représentations peuvent porter sur la structuration en classes de la société, à savoir sur les contours des autres classes, ou bien encore sur l'existence d'une classe de référence, à laquelle toute la société voudrait ressembler. Un autre problème méthodologique soulevé, qui ne concerne la Russie qu'à rebours, mais qu'il faut quand même indiquer, est celui de la dimension ou de l'unicité de la classe moyenne. A la suite de Mills, les sociologues américains ont bien repéré l'hypertrophie de la classe des « cols blancs », qui devient la classe majoritaire de la société post-industrielle. Pour Róna-Tas, elle devient même la classe unique, s'identifiant presque à la nation. Outre le fait qu'une « partie totale » est aussi un oxymoron, cette unicité de la classe moyenne entre logiquement en contradiction avec son approche fonctionnelle qui la relie justement aux autres classes. Autrement dit, il faut se débarrasser de la jauge américaine pour aborder la classe moyenne en Russie. Elle pourrait se concevoir conceptuellement même avec moins de 50% de la population, mais pas avec 5% ! C'est à se demander si le génie de Marx n'aurait pas été sa vision dialectique des classes qui ne peuvent exister qu'à plusieurs et en inter-relation.

*Le concept est-il pertinent pour la Russie ?*

Le plus surprenant est que cette question n'est presque jamais posée, ce qui est encore une faiblesse méthodologique considérable. Sans entrer ici dans le débat de savoir si le modèle de la classe moyenne américaine s'applique à tous les pays occidentaux, on fait là encore « comme si » le concept était pertinent pour la Russie. Autrement dit, il existerait un concept universel de classe sociale, ou bien la Russie serait une société pas foncièrement différente de celle des pays développés. Il n'est pourtant pas besoin d'être grand clerc, quand on situe la Russie parmi les grands pays émergents aux côtés de la Chine, de l'Inde ou du Brésil, pour suspecter de profondes particularités sociétales. Il ne faut pas reproduire en sociologie les erreurs des approches de type « *mainstream economics* » du consensus de Washington, à travers lesquelles des institutions comme le FMI ou la Banque Mondiale ont voulu considérer les économies post-soviétiques comme non fondamentalement différentes de celles des pays développés ou en développement. Elles ont échoué en préconisant des politiques économiques qui n'ont pas produit les résultats attendus parce qu'elles ont voulu ignorer les différences (Stiglitz, 2002). Les descriptions les plus précises conduisent pourtant à la prudence, car la classe moyenne est abordée comme la classe supérieure de la société, ce qui contredit plutôt le concept. Pour Maleva, la classe moyenne représente les 20% des ménages les plus riches de Russie, et son segment supérieur est inexistant (Maleva, 2009). Il y a en bas un groupe de 10% qui représente celui des exclus, ce qui laisse entre les deux 70% des ménages plus ou moins inclassables, et dont certains peuvent rejoindre le haut et d'autres le bas. On ne pourrait mieux dire que la stratification sociale de la Russie post-soviétique n'est *pas encore constituée*, et que la société russe est encore en transition. Il est troublant d'ailleurs que les catégories les plus aisées n'aient pas fait l'objet d'une analyse spécifique, avec leur richesse insolente au point que Moscou est devenue la ville la plus chère du monde : elles se pressent dans les grandes surfaces ouvertes 24h/24, dans les nombreux restaurants à 100\$ et dans les logements exorbitants. Les sociologues ne voient qu'une classe moyenne là où la société russe ne connaît que les « *nouveaux russes* ». Sam Vaknin, consultant américain issu de l'émigration russe en Israël, a lui aussi écrit son livre sur la classe moyenne (Vaknin, 2002). Il dit à propos de ses pairs : « *La nouvelle classe moyenne est une minorité distincte. Mais cette métaphore est trompeuse. La classe moyenne russe est une exception naissante - pas une règle... loin de représenter le consensus, elle réifie l'abîme croissant entre ceux qui ont et ceux qui n'ont pas. La consommation ostentatoire de ses membres, principalement des importations, ne contribue guère à soutenir l'économie domestique. Sa puissance politique est égoïste. Elle n'a ni ethos, ni morale distincte, ni récit, ni idéologie. La classe moyenne russe est à l'état de nature de Hobbes* »<sup>14</sup>. C'est peut-être le représentant politique de la « classe moyenne », Sergei Mitrokhin, leader du parti libéral Yabloko, qui pourra le mieux en parler. Ces personnes sont avant tout guidées par la peur de perdre les biens et les revenus accumulés depuis 20 ans : « *La structure des droits de propriété en Russie n'est pas sans rappeler une pyramide à l'envers : plus on est élevé dans la hiérarchie sociale, plus la propriété et les droits sont garantis. Plus on est en bas, moins on a les deux ... avec une telle pyramide inversée, il n'y a pas de niche pour le développement d'une classe moyenne à part entière, qui dans la plupart des pays transformés a été le principal porteur social du projet de modernisation ... l'élite doit donner la première impulsion, mais si cet élan n'a pas de porteur puissant, la modernisation ne sera qu'élitiste et s'éteindra rapidement* »<sup>15</sup>. Aux élections de 2007, la coalition politique à laquelle appartenait Yabloko a disparu de la Douma avec 1,6% des voix. Elle en avait eu 8% en 1993.

*On n'observe pas en Russie les attributs qui sont prêtés aux classes moyennes*

<sup>14</sup> Interview à The St. Petersburg Times, Mars 2006.

<sup>15</sup> Sergey Mitrokhin, *Modernization or Stagnation?* Politkom.ru, 15 juin 2010 <http://politkom.ru/10274.html>

A part une certaine aisance matérielle dans certains segments de la population, qui n'est pas en soi fondatrice de la classe, pratiquement tous les attributs des classes moyennes sont absents en Russie. Elle n'a pas la stabilité de sa situation matérielle, n'a que peu ou pas d'épargne et ne peut, même sur le plan économique, exercer la fonction stabilisatrice identifiée par Weber. Cela s'explique très bien : les nouveaux revenus dont elle dispose résultent moins d'une activité entrepreneuriale qui lui assurerait son autonomie que de la redistribution de la rente issue des immenses ressources en matières premières dont dispose ce pays. Cette redistribution est doublement incertaine et elle interdit la sécurité économique identifiée par Gilbert : les cours sont volatiles et le pouvoir et les oligarques arbitrent le partage du gâteau. Elle n'a pas plus d'autorité au sens de Weber et Dahrendorf que ceux d'en bas. Les enquêtes confirment que l'influence sur les décisions politiques et le sentiment de maîtriser son destin n'habitent pas ces segments intermédiaires comme chez Mills. Frileuse, la classe moyenne russe est bien loin de l'optimisme intrinsèque associé à une croissance qui serait irrésistible. Un quart d'entre elle est tenté par l'émigration, et les trois-quarts espèrent envoyer leurs enfants vivre à l'étranger. Rien n'indique que ces groupes aient ou même souhaitent avoir un rôle actif et modernisateur dans la société, les votes en témoignent : les stratégies de « *voice* » laissent la place à celles d'« *exit* ». Si l'on cherche maintenant une fonction stabilisatrice des opinions politiques, la promotion de la modération et du consensus, on risque la déception. Le pouvoir les rassure, leur cri de rappel est « *mieux vaut des chefs forts que tout un attirail de lois* » et le chauvinisme anti-occidental est majoritaire. Vaknin les décrit comme « *nationalistes, autoritaires et xénophobes* » (Vaknin, 2006). Ils n'ont pas d'identité collective constituée, et leurs opinions et leurs comportements ne se distinguent pas fondamentalement du reste de la population. Leur seule particularité réside dans les sujets de préoccupation : ils se soucient moins des problèmes matériels qui ne les affectent guère –sauf le système de santé et des retraites –, et plus de questions sociétales comme la criminalité ou la corruption. Il n'y a pas d'habitus constitutif d'un groupe et leur image même est brouillée par celle des nouveaux riches tapageurs. Sans classe, statut et parti, les segments intermédiaires de la société russe ne peuvent exister comme groupe social.

### **Derrière le mythe de la classe moyenne, celui de la convergence**

On peut émettre de sérieuses réserves sur la pertinence des classes comme grille de lecture de la stratification sociale dans les sociétés modernes et développées. Ni la pyramide de Marx, ni le diamant de Lipset ne semblent capables de capturer l'essence de nos sociétés. Les recherches doivent plutôt s'orienter vers un schéma polaire de type centre-périphérie. Les critères de centralité ou de périphéricité sociales vont reposer non seulement sur le patrimoine comme chez Marx, sur le revenu et son statut comme chez Weber ou le pouvoir comme chez Dahrendorf, mais aussi sur cette autre ressource dynamique qu'est l'intégration sociale ou la capacité à s'adapter à un monde en perpétuel mouvement. A l'heure de l'économie de la connaissance et d'Internet, le capital culturel devient plus discriminant : le primat de la connaissance, gratuite et hyper-fluide, divise les sociétés encore plus profondément. La ressource des catégories centrales ressemble beaucoup aux « *capabilities* » de Sen, cette aptitude à profiter de toutes les richesses et ressources de la société, à profiter de la société elle-même comme bien ultime.

### Répartition des revenus en Russie

Population	1991	1995	2000	2005	2006	2007	2008	2009
Premiers 20 %	11.9	5.5	5.8	5.4	5.3	5.1	5.1	5.5
Deuxièmes 20 %	15.8	10.2	10.4	10.1	9.9	9.7	9.7	10.3
Troisièmes 20 %	18.8	15.0	15.1	15.1	14.9	14.8	14.8	15.3
Quatrièmes 20%	22.8	22.4	21.9	22.7	22.6	22.5	22.5	22.7
Cinquièmes 20%	30.7	46.9	46.8	46.7	47.3	47.9	47.9	46.2
<b>Coefficient de Gini</b>	<b>0.26</b>	<b>0.38</b>	<b>0.39</b>	<b>0.41</b>	<b>0.42</b>	<b>0.42</b>	<b>0.42</b>	<b>0.40</b>

Source : Rosstat 2010. Se lit : Les 20 % des ménages les plus pauvres ont 11,9% des revenus.

Le **coefficient de Gini** mesure l'inégalité de la répartition des revenus dans une société.

Il varie de 0, égalité parfaite à 1, inégalité parfaite.

Si l'on mesure la distribution des revenus en Russie et si l'on suppose que les « classes moyennes » se trouvent dans les troisièmes et quatrièmes 20% de la population, on observe que depuis 1991 leur poids a au mieux stagné, et a sans doute régressé. Il s'est produit en 20 ans en Russie une extraordinaire concentration des revenus, avec presque un doublement du coefficient de Gini. Une telle polarisation en si peu de temps se rencontre rarement dans l'histoire. Ce phénomène est sans équivoque et connu de tous. Il signifie la désagrégation de la classe moyenne, si tant est qu'elle a un jour existé. L'obstination à chercher, analyser, décortiquer une classe moyenne en Russie ne relève donc pas d'une démarche scientifique, mais d'une croyance. Autrement dit la classe moyenne russe est *un mythe*. Un autre mythe, fort répandu dans l'histoire sociale, était que le capitalisme ou l'économie de marché ont besoin de la démocratie. On peut trouver la démocratie fort sympathique, mais il faut alors s'efforcer de susciter une demande de démocratie auprès des populations concernées, et non pas prophétiser que c'est au nom du marché que la démocratie doit se développer. Ce mythe véhiculé par l'occident cache la volonté d'instaurer des Etats de type occidental partout dans le monde, et notamment dans les pays post-communistes. Malheureusement pour cette croyance, l'économie de marché se développe mieux en Chine totalitaire qu'en Russie semi-démocratique. Le mythe de la classe moyenne comme support de la démocratisation est une variante du mythe de la démocratie. Mais les principales classes moyennes qui se développent en Chine sont les fonctionnaires du Parti Communiste, peut-être pas très enclins à la démocratisation, ni nourris de culture démocratique. Au fond, la courbe de Kuznets n'est bien établie que dans sa première partie, qui associe le développement économique et l'accroissement des inégalités. La deuxième partie, qui associe mécaniquement la poursuite de la croissance avec la réduction des inégalités, et donc avec l'apparition de la classe moyenne, reste très controversée. Il est clair maintenant que la structuration sociale en Russie n'est pas la même que dans les sociétés occidentales pour lesquelles le terme « classe moyenne » a été créé. Les spéculations sur la classe moyenne en Russie ne servent en rien à comprendre la société russe. Elles servent à étayer le mythe que toute la planète va converger tôt ou tard vers le modèle occidental, et plus précisément américain. Mythe qui trouve écho en Russie où les épigones de la classe moyenne répondent : « *Regardez, nous sommes presque comme vous !* »

## Références bibliographiques

- Avraamova E. (2002): The Formation of a Middle class in Russia: Definition, Methodology, and Quantitative Assessments, *Sociological Research*, vol. 41, n° 6, pp. 57-68.
- Barkhatova N., McMyler, P. and Mellor, R. (2001): Family business in Russia: the path to middle class? *The British Journal of Sociology*, vol. 52, pp. 249–269.
- Barro R.J (1991): Economic Growth in a Cross Section of Countries, *Quarterly Journal of Economics*, vol. 106, n° 2, May, pp. 407-433.
- Beliaeva L. (1999): The New Middle Classes in Russia, *Sociological Research*, vol. 38, n°5, pp. 77-90.
- Bourdieu P. (1979) *La Distinction Critique sociale du jugement*, Ed. Minuit.
- Dahrendorf R. (1959): *Class and Class Conflict in Industrial Society*, Routledge, London.
- Dogan M. (2004): From Social Class and Religious Identity to Status Incongruence in Post-Industrial Societies, *Comparative Sociology*.vol. 3, n° 2.
- Easterly W. (2001): The Middle Class Consensus and Economic Development, *Journal of Economic Growth* vol. 6, n° 4, pp. 317-335.
- Florida R. (2002): *The rise of the Creative Class*, Basic Books.
- Gilbert D. (1992): *The American Class Structure: A New Synthesis*, Wadsworth Publishing Company.
- Glassman R. (1995): *The middle class and democracy in socio-historical perspective*, E.J. Brill 1995, NL.
- Goldthorpe J. (1992): *Revised class schema*, Social and Community Planning Research, London.
- Johnston R. D. (2003): *The radical middle class: Populist democracy and the question of capitalism in progressive era Portland, Oregon*, Princeton University Press.
- Grigoriev L., Salmina A., Kuzina O. (2009): *La classe moyenne russe : analyse des structures et des comportements économiques*, Econ-Inform, Moscou  
[http://uisrussia.msu.ru/docs/nov/insor/middle\\_class\\_gr.pdf](http://uisrussia.msu.ru/docs/nov/insor/middle_class_gr.pdf)
- Gudkov L., Dubin B., Zorkaya N. (2008) : La classe moyenne « as if » : les opinions et les attitudes de la population jeune et aisée en Russie (« Srednii klass ‘as if’: mnenia I nastroyeniia visokodokhodnoi molodezhi v Rossii ») published in « *Vestnik obschestvennogo mnenia* » #3(95), pp. 27-41, Moscow.
- Lipset S. M. (1959): Some Social Requisites of Democracy: Economic Development and Political Legitimacy, *American Political Science Review*, vol. 53, pp. 69-105.
- Lipset S. M. (1960): *Political man: The Social Bases of Politics*, Doubleday & Company.
- Maleva T. (2003): *The Russian Middle Class*, paper presented at the Carnegie Endowment for International Peace, April 9, 2003, Moscow.
- Maleva T., Ovtcherova L. (2009): *Modernisation sociale et classe moyenne (en russe)*, Demoscope n°381, 20 juillet 2009, Moscou <http://www.polit.ru/research/2009/06/28/demoscope381.html>
- Mill J. S. (1992): *Essays (1828)* reprinted in: *James Mill: Political Writings*, Cambridge University Press.
- Mills C. W. (1951): *White collar: The American middle classes*, Oxford University Press, NY.
- Moore B. (1966): *The Social Origins of Dictatorship and Democracy*, Beacon Press, Boston, MA.
- Muller E.N., Bollen K. A. and Jackman R.W. (1995): Economic determinants of democracy, *American Sociological Review*; Dec 1995; vol. 60, n° 6.
- Ochkina A. (2006): *Sociological Theory in Russia: the Issue of the Middle Class*, Paper presented at the annual meeting of the American Sociological Association, Montreal Convention Center, Montreal, Quebec, Canada, August.
- Róna-Tas A. (1996): *Post-Communist Transition and the Absent Middle Class in East-Central Europe Location: Global, Area, and International Archive*. Retrieved from: <http://escholarship.org/uc/item/2z84j1dd>
- Rueschemeyer D., Stephens E. H. and Stephens J.D. (1992): *Capitalist Development and Democracy*, University of Chicago Press.
- Savage M., Barlow J., Dickens P. and Fielding T. (1992): *Property, Bureaucracy and Culture: Middle Class Formation in Contemporary Britain*, Routledge, London.
- Stiglitz R. (2002): *La grande désillusion*, Fayard, Paris.
- Sundhaussen U. (1991): Democracy and the Middle Classes: Reflections on Political Development' *Australian Journal of Politics & History* vol. 37, n) 1, pp. 100–117.
- Tikhonova N., E., Mareyeva S., V. (2009): *Classe moyenne, théorie et réalité*, Alfa-M, Moscou.
- Vaknin S. (2002): *Russia's Middle Class*, United Press International (USA).
- Warner W. L. (1949): *Social Class in America: A Manual of Procedure for the Measurement of Social Status*, Science Research Associates, Chicago.
- Wright, E. O. (1985): *Classes*. London: New Left Books.
- Zagainova A. (2011): *Patrimonial systems and features of virtuous clientelism, the case of Kazakhstan*, in: Dijkema C., Gatelier K., Samson I. and Tercinet J.: *Rethinking the Foundations of State*, Bruylant, Brussels.